

MÉMOIRES, SOUVENIRS, OEUVRES ET PORTRAITS;

PAR

ALISSAN DE CHAZET.

Quand ils auront détruit tout ce qui existe, ils se
détruiront eux-mêmes; c'est par là qu'ils au-
raient dû commencer.

TOME PREMIER.



PARIS,
CHEZ POSTEL, ÉDITEUR,

RUE DE LA MONNAIE, 22 ;

ALLARDIN,
QUAI DE L'HORLOGE, 57.
DENTU,
AU PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE ;

JUST TESSIER,
QUAI DES AUGUSTINS, 37 ;
DELLOYE,
PLACE DE LA BOURSE, 5.

1837.



Dessiné par Chérolat

Gravé par Nizet

MAD. COTTIN.

MADAME COTTIN

(SOPHIE RISTAUT),

NÉE EN 1773, A TONNEINS, PRÈS BORDEAUX; MORTE EN 1807.

MADAME COTTIN eut une destinée contraire à ses goûts, et l'on peut dire même opposée à ses principes; auteur de *Claire d'Albe*, d'*Amélie de Mansfield* et de plusieurs autres romans qui ont eu un succès de vogue, elle était pourtant convaincue que les femmes ne doivent point écrire, ou du moins ne doivent pas livrer leur nom au public; elle s'était expliquée nettement à cet égard dans son roman de *Malvina*: c'était d'elle-même qu'elle voulait parler quand elle faisait dire à mistriss Clare :

« Le monde et ses plaisirs n'occupent
« pas un seul de mes momens, et ma
« solitude ouverte à peu d'amis n'est
« jamais troublée par aucun importun ;
« il a donc fallu me suffire à moi-
« même et tâcher d'abrégier, par di-
« verses occupations, des journées dont
« l'oisiveté m'eût fait un fardeau. Pas-
« sant alternativement des arts aux soins
« domestiques, des plaisirs champêtres
« aux lectures sérieuses, je n'ai pas cru
« plus mal faire en écrivant quelques
« pages qui plaisaient à mon imagina-
« tion, qu'en chantant quelques ariet-
« tes ou en faisant quelques tableaux.
« Je vous l'avoue d'ailleurs, ce genre
« d'occupation m'a séduite; il m'était
« doux de trouver sous ma plume des
« chimères dont j'avais en vain cher-
« ché la réalité dans le monde, et si je
« me suis livrée à mon goût, c'est avec
« la certitude qu'en le satisfaisant je
« ne nuirais à personne. En effet,
« qu'une femme écrive un roman, ap-
« prenne une science ou travaille à
« l'aiguille, cela est fort égal, pourvu
« qu'elle reste dans son obscurité; ce
« n'est pas le genre de ses occupations,
« mais l'usage qu'elle en fait, qu'on

« doit censurer; qu'elle amuse des
« amis d'une historiette, sortie en
« jouant de sa plume, personne n'a
« rien à lui dire si elle en reste là;
« mais en la faisant imprimer, elle
« semble avouer le prix qu'elle y atta-
« che, et de ce moment la critique doit
« relever avec sévérité ce que l'amitié
« eût traité avec indulgence; d'ail-
« leurs, en se livrant ainsi au public,
« ce n'est pas seulement le livre, c'est
« l'auteur qu'on lui soumet. »

On a peine à concevoir qu'après avoir exposé avec autant de force et de clarté ses idées sur une question de cette importance, elle ait publié plusieurs romans. Les gens du monde, qui croient bien juger parce qu'ils jugent vite, pourraient en conclure qu'on doit lui reprocher des systèmes incertains et des opinions mobiles; ils auraient tort. Ce qu'elle a dit des devoirs des femmes était l'expression sincère d'un sentiment profond, et sa célébrité est une bizarrerie de sa destinée plutôt qu'une incon- séquence de son esprit.

Elle avait à peine dix-sept ans lorsqu'elle épousa, en 1790, M. Cottin, l'un des plus riches banquiers de Paris; la révolution préludait alors par des folies à des crimes. En 1792, l'horizon devenait de plus en plus sombre; madame Cottin se réfugia dans les Pyrénées. A peine était-elle arrivée à Cauteretz, que l'on proclama la république; il était aisé de prévoir à quels excès se porterait la faction triomphante. Elle chercha donc un asyle en Angleterre, et elle y passa un an; mais la Convention ayant rendu un décret qui ordonnait à tous les Français de rentrer, dans le délai d'un mois, sous peine d'être mis sur la liste des émigrés, et de

voir leur biens confisqués, M. Cottin se décida à revenir à Paris. Le lendemain de son arrivée, son plus jeune frère fut jeté en prison, lui-même tomba dangereusement malade, et le jour où l'on se présenta chez lui pour le conduire au tribunal révolutionnaire, il venait d'expirer. Ce fut ainsi qu'il trompa l'échafaud.

Restée veuve à vingt ans, madame Cottin choisit une retraite aux environs de Paris, elle y menait une vie obscure et paisible, y donnait asyle aux proscrits, et concentrant toutes ses affections dans un cercle intime, elle consacrait ses loisirs à la culture des arts; persuadée que les amitiés du monde ressemblent, pour la plupart, à ces diamans faux qui brillent sans avoir de valeur, elle fuyait les réunions nombreuses, les séances académiques, les lectures, les bals et les soirées, comme d'autres femmes les recherchent.

Un de ses amis, forcé, au 18 fructidor, de fuir, sous peine de la vie, avait besoin de cinquante louis. Elle venait de composer, en quinze jours, et presque au courant de la plume¹, un joli roman, *Claire d'Albe*; elle remit au proscrit l'argent qu'elle reçut de son libraire. Ainsi son premier ouvrage fut une bonne action. L'auteur avait mis pour condition expresse du traité que son nom resterait inconnu; la clause fut religieusement observée, et c'était pour elle un vrai plaisir que d'entendre chacun exprimer librement sa pensée sur ce roman, qui eut en moins d'un an trois ou quatre éditions.

Ce ne fut qu'en 1802, lorsqu'elle publia *Amélie de Mansfield*, qu'un abus de confiance révéla son nom au public. Elle en éprouva une vive contrariété, et la preuve que ce n'était pas de la fausse modestie, c'est qu'elle consulta, dans une lettre confidentielle, un de ses parens, homme de beaucoup de sens et d'esprit, sur ce qu'elle avait à faire en cette circonstance.

« Il m'est pénible, disait-elle, de voir ainsi mon nom imprimé, mais vous sentez que je suis plus *fâchée* que *coupable*; c'était à la seule condition que mon nom ne parût point, que j'avais donné mon ouvrage à S....., vous voyez comme j'ai été écoutée. Maintenant faut-il faire une protestation contre la mauvaise foi de l'éditeur, ou faut-il garder le silence, etc., etc.? » Son parent lui conseilla ce dernier parti, et il fit bien; une protestation aurait eu tous les inconvéniens que madame Cottin redoutait le plus. Entre la célébrité de la gloire et la célébrité du scandale, il n'y avait pas à hésiter.

Ses deux ouvrages les plus importants, *Malvina* et *Mathilde*, qui lui assignent une des premières places parmi les romanciers, ont prouvé avec quel art elle mettait en jeu les ressorts si puissans des passions humaines, et avec quelle vérité de coloris elle savait les peindre; c'est dans *Malvina* qu'on trouve le personnage si neuf de *Mistriss Birton*, femme bienfaisante par ostentation, et qui se faisait haïr de ceux mêmes qu'elle obligeait. *Mathilde* nous offre la lutte si dangereuse et si hardie de l'amour contre la foi, lutte terrible, dans laquelle les deux combattans triomphent, Malek - Adel en mourant et Mathilde en consacrant le reste de sa vie au Dieu qui a soutenu son courage. Les caractères sont tracés avec un admirable talent; ils offrent ce mélange de vices et de vertus, de faiblesse et de force, auquel on reconnaît l'humanité. Le personnage de Bérangère, dû à l'imagination de l'auteur, est une création ravissante.

J'ai dit que madame Cottin avait une répugnance invincible pour les réunions tumultueuses; lorsque les convenances de société la forçaient de s'y rendre, elle y était embarrassée et presque muette. Un homme de beaucoup d'esprit qui s'était fait inviter à un *roul*

¹ Une chose qui paraît incroyable, mais que je tiens de plusieurs personnes dignes de foi, qui ont vu le premier manuscrit de *Claire d'Albe*, de la main de l'auteur, c'est qu'il n'y avait pas une seule rature.

dans l'espoir d'y entendre l'auteur de *Malvina*, répondit le lendemain à un ami qui le questionnait avec empressement : « Je n'ai rien à vous apprendre de madame Cottin ; je l'ai vue, mais elle ne parle pas. »—Ce curieux désappointé aurait tenu un autre langage s'il l'avait rencontrée dans une de ces petites soirées d'amis, où elle se trouvait à son aise. Avec quel charme cette âme affectueuse et tendre se répandait dans le sein de l'amitié ! comme elle savait à la fois plaire et toucher ! plaire par la grâce piquante et naïve d'un esprit sans art, toucher par l'éloquence irrésistible des sentimens les plus doux et les plus purs. C'était vraiment une enchanteresse.

Le genre qui a valu à madame de Sévigné une juste célébrité aurait fait à madame Cottin une seconde réputation, si l'on avait imprimé ses lettres¹. Les fragmens qu'on va lire donneront la preuve de la souplesse ingénieuse de son style, dont elle variait les formes sans travail et sans étude. Ces descriptions si pittoresques et si vraies, qui paraîtraient remarquables lors même qu'elles auraient été travaillées et revues avec soin, excitent réellement une grande surprise, quand on songe que l'auteur les écrivait le soir, en rentrant à son auberge, sous l'impression de ce qu'elle avait vu, et sans prendre le temps de se relire :

Sesto, sur les bords du Tésin,
24 septembre 1806.

« Il y avait jadis un rocher inculte et
« abandonné au milieu du lac Majeur ;
« un des ayeux de la famille Borromée
« le vit, et conçut la charmante idée
« de lui donner la vie : il fit construire
« sur toute l'étendue de cette plage
« stérile une voûte immense ; des terres
« transportées de la côte voisine la re-

« couvrirent entièrement ; il posa du
« côté du nord le fondement d'un ma-
« gnifique palais ; il entourra l'île d'une
« galerie, et bâtit une terrasse. Au-
« dessus de la terrasse, il fit faire une
« autre voûte, qui fut encore recou-
« verte de terre, et porta une seconde
« terrasse ; ainsi de suite jusqu'à dix.
« Quand ce bel amphithéâtre fut ache-
« vé, il songea à l'orner, et le décora
« de citronniers, d'orangers et de cé-
« drats ; d'âge en âge ses descendans,
« héritant de son amour pour cette
« jeune merveille, mirent tous leurs
« soins à l'embellir : l'un fit incruster
« les murs des terrasses en cailloux de
« diverses couleurs, pour former des
« mosaïques ; l'autre y prodigua les sta-
« tues ; celui-ci jeta dans le palais des
« trésors de peintures, de dorures, de
« glaces et de magnificence ; celui-là
« arrangea au-dessous des appartemens
« dix salles en coquillages formant des
« colonnes avec leur fût et leurs cha-
« piteaux, des corniches ornées de guir-
« landes rattachées avec de grandes
« rosaces, des planchers faits avec des
« cailloux, si jolis et si petits, qu'ils
« étaient aussi agréables à l'œil que
« doux aux pieds, et des plafonds si ar-
« tistement incrustés, qu'ils semblaient
« peints.

« Tandis que la famille de Borro-
« mée n'épargnait ni ses richesses ni
« ses soins pour l'île favorite, la terre
« aussi faisait beaucoup pour elle. Les
« orangers s'élevaient gros comme des
« tilleuls, et formaient des allées som-
« bres et parfumées ; les citronniers
« tapissaient les murs des terrasses de
« leur feuillage toujours vert et de
« leurs magnifiques pommes d'or. Des
« bosquets de laurier rose, des buissons
« de jasmin d'Espagne, se mariaient
« ensemble au bord de l'eau ; tout enfin
« concourait à l'embellissement de ce
« séjour enchanté. Les plus habiles
« ouvriers enrichissaient le velours e'

¹ Il en existe un recueil entre les mains de madame de V..., avec laquelle elle a été en correspondance dès son plus jeune âge. C'est à l'obligeance de cette dame, si digne d'une pareille amie, que je dois les fragmens que l'on va lire, et qui laisseront dans l'esprit, et surtout dans l'âme du lecteur, une si haute idée du talent épistolaire de madame Cottin.

« le satin de superbes broderies d'or
« et de soie; Raphaël envoyait ses ta-
« bleaux, Michel-Ange ses statues; le
« goût se chargeait de les placer; alors
« l'île prit de son créateur le nom de
« Borromée, et de l'admiration de
« tous ceux qui la voyaient celui d'*Isola*
« *Bella*. »

Maintenant, que l'on compare à ce tableau si animé, si gracieux, si suave, la description de Venise, et que l'on dise si jamais peintre a possédé une plus riche palette et des couleurs plus variées.

Venise, le 4 octobre 1806.

« Je voulais te parler de Padoue, qui
« est la plus ancienne ville de l'Italie,
« où reposent les tombeaux de Tite-
« Live et de Plutarque; je voulais te
« parler de Vicence et de son magni-
« fique théâtre Olympique; de ce ciel
« de l'Italie, qui s'embellit de plus en
« plus à mesure qu'on s'avance vers le
« midi; mais j'ai vu Venise, et je ne
« peux plus parler que d'elle; Venise,
« qu'on s'attend à trouver si extraor-
« dinaire, et qu'on trouve cent fois
« plus extraordinaire qu'on ne s'y at-
« tendait; Venise, qui surpasse toutes
« les surprises, qui confond toutes les
« pensées, qui trouble toutes les ha-
« bitudes; Venise, qui semble être sor-
« tie toute bâtie du sein de la mer, car
« on ne peut comprendre comment des
« bateaux ont pu suffire pour apporter
« tant de pierres, tant de marbres et
« tant de trésors. Et pourquoi les ap-
« porter? la terre n'avait-elle plus de
« place, et les hommes étaient-ils ré-
« duits à venir créer sur l'eau un nou-
« veau monde?

« Il y a quelque chose de si bizarre
« et de si grand dans la pensée de celui
« qui conçut l'idée d'une telle ville,
« qu'on ne comprend pas qu'il ait pu
« trouver tant d'autres hommes qui
« aient pensé comme lui.

« Venise n'est pas au milieu d'un
« marais, comme on le prétend, mais
« au milieu de la vaste mer: on dirait
« que c'est la cité de Neptune, et que

« les Tritons la soutiennent sur leurs
« épaules. Nous logeons sur ce qu'on
« appelle le Grand-Canal: c'est une rue
« liquide, large comme deux fois la rue
« Royale; elle est couverte de gondoles,
« qui vont et viennent avec un grand
« mouvement et en même temps un
« grand silence. On ne se figure pas
« quel bruit il y a de moins dans une
« ville où ne passent jamais ni un car-
« rosse, ni une charrette, ni un cheval.
« On prétend que Venise est une ville
« fort triste; cela peut être à la longue,
« mais il n'y en a pas de plus amusante
« le premier jour: tout y est si différent
« de ce qu'on a vu toute sa vie, qu'on
« n'a pas assez d'yeux pour la regarder.
« Hier, en arrivant, j'éprouvais pres-
« que de la douleur d'un étonnement
« qui était au-dessus de mes forces; car
« en donnant tout ce que je possède
« de facultés et d'attention, j'en don-
« nais moins encore que l'objet n'en
« demandait.... Cette pleine mer, du
« milieu de laquelle sort une ville, et
« puis un peu plus loin des magasins,
« ensuite des lazarets, puis des bar-
« rières, tout cela séparé l'un de l'au-
« tre par cette mer; cette ville où
« tout abonde et où il faut tout appor-
« ter; ces habitans, dont la plupart
« n'ont jamais vu un champ, un arbre,
« une prairie; ce lieu où jamais un
« ruisseau d'eau douce n'a coulé, et
« où des palais superbes élèvent leur
« mille colonnes de marbre jusqu'au
« ciel; enfin cette réunion de deux
« cent mille hommes, qui font avec de
« l'eau et des barques tout ce qu'on
« fait ailleurs avec de la terre et des
« voitures, tout cela saisit la pensée,
« frappe l'imagination et prouve que
« rien n'est impossible à un travail
« obstiné dirigé par une volonté fer-
« me..... »

Ce fut quelque temps après son re-
tour d'Italie, qu'une maladie cruelle
et rapide dans ses développemens ter-
mina sa carrière, si courte et pour-
tant si pleine; au moment où la mort
vint la frapper dans toute la force de
l'âge et du talent, elle s'occupait d'un
ouvrage sur le christianisme, où l'on

aurait trouvé à chaque ligne la chaleur communicative de son cœur aimant et mélancolique; on peut en juger par ce fragment de discussion épistolaire, par laquelle elle cherchait à ramener à son sentiment un de ses amis que la philosophie moderne avait entraîné trop loin : « Nos esprits, lui écrivait-elle, « vous semblent marcher dans une direction si opposée que vous ne pouvez « expliquer que par la fatalité l'amitié « qui nous unit l'un à l'autre; eh bien ! « que diriez-vous si je vous assuais que « j'ai maintenant la conviction presque « entière que nous serons un jour parfaitement d'accord, et que nos esprits « s'entendront comme nos cœurs s'entendent aujourd'hui ? Soyez bien persuadé que je ne vous aimerais pas « comme je le fais si nous ne devions « pas finir ainsi; d'abord, nous ne « sommes pas dans une route si opposée que vous le dites, car mes idées « religieuses vous occupent; vous les « repoussez, il est vrai, mais vous y « pensez, et c'est beaucoup; elles font « fermenter votre tête, elles agitent « votre sang, elles vous irritent; cela « vaut bien mieux que si vous n'y songiez pas; si je vous voyais, à cet « égard, dans l'indifférence où je vois « certaines personnes, je n'aurais aucune espérance et je croirais votre « cœur mort avant vous. Si les idées « religieuses mettent dans un tel mouvement toutes les facultés de votre « âme, c'est parce qu'elle a l'instinct « que la vérité n'est que là; ne riez « pas, je vous prie, et laissez-moi vous « parler de votre âme, que j'aime, « parce qu'elle est bonne, excellente, « pleine de noblesse et de chaleur; « n'apercevez-vous pas comme elle combat contre votre esprit, comme elle se « révolte fièrement contre ce qu'il veut « lui persuader, etc., etc., etc. ? » — « Je porte en moi-même un calme ravissant, une sérénité angélique; je « suis heureuse, je suis sûre de l'être « toujours; car mon bonheur n'est pas « dans les événemens, il est en moi. « J'ai appris non seulement à me résigner, mais à aimer les peines que

« Dieu m'envoie; elles ne sont que « l'expiation de mes torts, et je bénis sa « justice et sa bonté. Je ne m'enfoncerai « jamais dans le chaos des sciences : ma « piété n'a pas besoin de savoir, elle est « toute dans mon cœur, elle est toute « d'amour. »

Madame Cottin a laissé aussi quelques fragmens d'un ouvrage sur l'éducation qui font vivement regretter qu'elle ne l'ait pas terminé. Elle avait en ce genre une expérience pratique qui donnait un grand crédit à ses paroles et une grande autorité à ses conseils. Elle a passé dix ans de sa vie entourée des enfans de sa meilleure amie, qui trouvaient en elle une seconde mère. Réunissant toutes les qualités qui plaisent à la jeunesse, une gaieté douce, une bonté inépuisable, une indulgence rare, une patience à toute épreuve, elle répondait, sans jamais se plaindre qu'on la dérangerait, à toutes les questions de l'enfance, qui en fait quelquefois un peu trop. Lors même qu'elle était le plus animée au travail, aussitôt qu'elle entendait une de ces jeunes filles frapper doucement à sa porte, elle disait plus doucement encore : Entrez; la faisait asseoir près d'elle ou la mettait sur ses genoux, l'embrassait pour l'encourager à la confiance, écoutait ses plaintes, lui donnait de tendres conseils, la renvoyait aussi calme qu'elle était agitée en arrivant, et reprenait sans effort le fil de ses idées, qu'elle avait interrompu sans regret.

Quelles utiles leçons, quels excellens préceptes ne promettait pas à la jeunesse un si aimable caractère inspiré par un si beau talent !

Quatre femmes d'un talent supérieur, madame de Souza, madame de Genlis, madame de Staël et madame Cottin, ont illustré depuis quarante ans la France et elles-mêmes par des romans ingénieux ou passionnés. Me sera-t-il permis d'essayer un parallèle qui n'a jamais été fait, et de comparer leurs différens titres à l'estime publique ? Ce travail, qui ne sera pas, ce me semble, sans quelque utilité pour l'art,

aura du moins, à défaut d'autre, le mérite de la nouveauté.

Madame de Genlis (il faut procéder par ordre de dates) s'est attachée particulièrement à chercher dans les annales françaises ce qui lui a paru dramatique et pittoresque; *le Siège de La Rochelle*, *Mademoiselle de La Vallière*, et son plus joli ouvrage, *Mademoiselle de Clermont*, lui ont fourni des pages pleines de charme et d'intérêt; mais ces contes et ces nouvelles, car c'est là leur vrai titre, ont un inconvénient grave, c'est de faire flotter notre esprit entre le mensonge et la vérité; on est trop souvent porté à croire, tantôt que le roman est de l'histoire et tantôt que l'histoire est du roman. Cette indécision est une fatigue, et la fatigue n'est plus du plaisir. Le style de madame de Genlis est d'ailleurs d'une pureté remarquable et d'une correction soutenue. On y désirerait plus d'âme et de mouvement; on peut dire d'elle qu'elle écrit toujours bien et jamais mieux.

Madame de Souza s'est placée très haut dès son début. Son premier ouvrage, *Adèle de Sénange*, est, comme les productions qui l'ont suivie, un modèle de grâce, de goût et de vérité. On y trouve une peinture fidèle et pleine de charmes de la vie intime dans les classes élevées; ce ne sont ni des traits hardis, ni des sentimens exaltés; ce sont des observations plutôt fines que profondes, ce sont des riens exquis, ce sont tous les petits mystères de la coquetterie dévoilés; on dirait que l'auteur, ne pouvant pas entrer dans le cœur de vive force, a pris des sentiers qu'elle s'est frayés avec art: ce n'est pas une lumière vive qu'elle offre à notre âme, c'est un demi-jour; son style, quelquefois un peu mignard, est toujours pur, élégant, délicat; je dirais presque de madame de Souza qu'elle est le *Marivaux* des femmes; et qu'on ne prenne pas ce mot pour une critique, le nom de l'auteur du roman de *Marianne* ne sera jamais une épigramme.

Madame de Staël a suivi une route

opposée, et *Corinne* n'a rien de commun avec *Adèle de Sénange*; ces ouvrages ne semblent pas écrits dans la même langue. L'auteur, qui visait trop à l'effet, et s'occupait, pour ainsi dire, de faire un sort à chacune de ses phrases, s'avancait dans la carrière par bonds inégaux: sa méthode était de n'en point avoir. On trouve souvent dans ses romans les plus nobles pensées auprès des réflexions les plus étranges; quelquefois une page sublime se termine par une antithèse ridicule, une expression neuve et pleine d'énergie est suivie d'une expression folle et obscure: c'est que madame de Staël avait plus d'imagination qu'elle n'en pouvait régler, plus d'esprit qu'elle n'en pouvait conduire, et qu'à force de génie elle a cru pouvoir se passer de goût. Son talent avait, dans ses écarts comme dans ses beautés, quelque chose de viril, et l'on n'aurait été nullement surpris de trouver un nom d'homme en tête de ses ouvrages.

Ce n'est assurément pas là ce qu'on peut dire de madame Cottin: ses romans sont d'une femme, et d'une femme qui unit l'attrait de la vertu au malheur de la sensibilité; fière d'un sexe dont elle-même était l'orgueil, elle nous l'offrait toujours sur un piédestal; elle a su conserver à ses héroïnes un caractère de noblesse et de grandeur qui devient leur premier charme. Ses tableaux les plus animés, ses peintures les plus ardentes, ont quelque chose de pudique et de solennel qui ennoblit le sentiment; c'est du feu, sans doute, mais c'est le feu sacré qui purifie tout; négligeant quelquefois l'expression quand la situation l'entraîne, quelquefois aussi elle en trouve, elle en crée, et elle s'élève jusqu'au sublime par le naturel. Le secret des émotions qu'elle cause est dans les émotions qu'elle éprouve. Il y a telle de ses pages qu'elle n'a pu écrire qu'en l'arrosant de larmes. C'est là ce qui explique celles que l'on verse en la lisant.

Pour résumer par une image mon opinion sur ces quatre femmes célèbres, je dirai: madame de Genlis fait réflé-

chir, madame de Staël fait penser, madame de Souza fait sourire, et madame Cottin fait rêver et pleurer. Maintenant, que chacun donne le prix selon le goût qui le domine et le sentiment qu'il préfère.

On ne pouvait pas dire que madame Cottin fût ce qu'on a coutume d'appeler dans le monde une jolie femme, elle était mieux que cela : sa physionomie spirituelle et douce annonçait tout ce qu'on pouvait espérer de sa conversation, et ses yeux expressifs et tendres tout ce qu'on pouvait attendre de son

âme. Son portrait est d'une parfaite ressemblance.

Cette femme si remarquable, qui joignait à l'esprit le plus distingué la modestie la plus sincère, devenue célèbre malgré elle et trahie par sa propre gloire, est morte le 25 août 1807, presque au même instant que Le Brun *le lyrique*, Portalis et Valmont de Bornes : une seule de ces pertes aurait suffi pour faire placer ce jour au nombre des jours néfastes¹.

ALISSAN DE CHAZET.

¹ Voici la note de ses ouvrages, avec la date de leur publication.

1°. *Claire d'Albe*, 1 vol., 1798;

2°. *Malvina*, 4 vol. in-12, 1800;

3°. *Amélie de Mansfield*, 4 vol. in-12, 1802;

4°. *Mathilde*, 6 vol. in-12, 1804;

5°. *Élisabeth, ou les Exilés de Sibérie*, 1 vol., 1806